

## **LA LIBERTE DU SINGE SUR SA BICYCLETTE VOLANTE**

Dans le bourg d'Evran, commune rurale des Côtes-du-Nord, deux populations se supportent depuis bientôt quatre ans. Se supportent et s'épient, s'envient, se surveillent, quelques fois se fusillent ou s'égorgent, et de temps en temps, dans le secret des chambres réquisitionnées, se mélangent de plus ou moins bon cœur. Pour un peu les évrannais s'habitueraient à ce mode de vie singulier, mais, depuis quelques semaines, à coups de communiqués radiophoniques, l'ambiance a sensiblement changé : ça n'irait pas si bien que ça du côté du front russe et de mieux en mieux de l'autre côté de la Manche, tellement mieux, même, qu'en haut lieu, entre deux bouffées de ces énormes Havanes qu'on appelle pas encore des Churchill, on songerait à la traverser. Alors pour donner le change les occupants allemands conservent leur arrogance d'occupants, et leur fanfare continue de répéter trois fois par semaine sur la place de l'église, mais on voit bien que l'entrain n'y est plus vraiment.

Un cycliste paraît au coin de la rue ; c'est Jean, seize ans, qui habite l'une des plus grosses fermes de la région, à deux kilomètres de là, et se rend présentement chez le maréchal-ferrant, au côté de qui il apprend depuis quelques mois le métier de mécanicien agricole. Lui aurait préféré devenir tout autre chose, footballeur ou bien cultivateur, paysan comme son père. C'est à cause de sa santé qu'on a choisit une autre voie pour lui, ce qui est difficile à concevoir quand on le voit comme aujourd'hui sur son vélo, joues rougies par l'air fendu, belle carrure penchée sur le guidon, coup de pédale souple et puissant. Il déboule rue de l'Hôpital puis, après un virage pris à la corde, se coule doucement rue des petits champs, y trouve le souvenir d'un retour d'école comme un cauchemar, puis c'est toute une journée, vieille de dix ans, qui lui revient, à commencer par une photographie aperçue dans un journal posé sur la table de la cuisine : Carlos

Volante, argentin volant à Colombes, maillot sombre, ballon de cuir, pelouse, public, Ciel ; une image fixée par la fièvre.

Jean a six ans. Il se sent patraque ce matin-là, un peu mal-fichu, mais se rend à l'école sans broncher. La journée se passe normalement, c'est au retour que ça se complique. Fièvre mais aussi vertiges, courbatures, nausées, chair de poule et suées tout à la fois. Il parvient jusqu'à la ferme mais c'est un coup de chance, pénètre dans la cuisine et se couche aussitôt sur la banquette qui fait l'angle – « le p'tiot aurait-y attrapé du mal ? ». Et ça se complique encore dans la chambre où on essaie de le changer. Les jambes lâchent et Jean tombe par terre, ne se relève pas, ne se relèvera pas avant longtemps. On décide d'aller chercher Constant qui est parti du côté de la route de Rennes pour inspecter un champ.

Il a pourtant fait la Grande Guerre, Constant, vu des corps déchiquetés, des visages emportés. Il a mangé plus d'une fois en compagnie des rats, au son des bombardements, et reconnu le corps de son meilleur ami après un assaut inutile, mais ce qu'il se dit, en découvrant son fils alité, transpirant, délirant, grimaçant, grelotant, c'est qu'il n'avait jamais eu vraiment peur jusqu'à ce jour. Moins d'une heure plus tard le docteur se lève du bord du lit, assure à Jean que c'est un bon petit, bien courageux, et rassemble son courage à lui pour annoncer la nouvelle. Il prend Constant à part, c'est un vieil ami, fait remarquer que la soirée est douce, pourquoi n'irait-on pas marcher un peu.

En effet l'air est délicieux. Les deux hommes empruntent un chemin bordé par un talus et s'éloignent. Qui reboutonne les manches de sa chemise, enfile sa veste dans un frisson ; qui avance tête baissée, une main cherchant à broyer l'autre dans le dos. On s'écoute marcher, et puis enfin : « Constant, je n'irai pas par quatre chemins. Ton gamin, c'est le cinquième de la semaine. Tu comprends ? C'est une épidémie. C'est la Polio ». Ça y est, le vilain mot est lâché. Il faudra attendre vingt ans et un certain Jonas Salk, pour qu'il commence à faire moins peur. D'ici-là on nage dans le spéculatif. La médecine peine à saisir la nature d'une maladie qui défie les règles admises. Bref on en est encore à expérimenter, ce qui a un prix, que Constant, on l'aura peut-être deviné, est prêt à payer.

Bientôt Jean et Constant ne comptent plus les allers-retours matinaux et presque quotidiens entre Evran et Dinan, la ville la plus proche. Bien emmitoufflé sous plusieurs couvertures, Jean voit défiler un paysage déformé par la douleur et la fièvre, comme un long travelling avant sous acides. A l'hôpital une infirmière le prend dans ses bras et ensuite le traitement dure le reste de la matinée. Il consiste principalement à s'occuper des membres paralysés, que l'on masse, que l'on électrochoque, remasse, réélectrochoque - bientôt une jambe, la droite, reprend vie. Mais le clou de la matinée est sans conteste l'administration, entre autres potions plus ou moins mystérieuses, d'un exotique Sérum de Singe, que Jean attend chaque fois avec un mélange d'horreur et de fascination, conjecturant sur ses chances de se transformer en un être simiesque, mi-homme mi-primate.

Après plusieurs mois de ce traitement tout le monde s'accorde à dire que Jean est guéri. Tout le monde sauf le principal intéressé, qui de son côté n'a pas oublié la photographie de Carlos Volante, en a même conçu certaines ambitions footballistiques qui l'ont aidé à tenir bon. Aussi lorsqu'il regarde sa jambe gauche sous les couvertures, toute ramollie et desséchée comme un fruit sec, et qu'il la compare mentalement à celles de la photographie, il sent monter en lui une juste indignation. Et lorsqu'on lui explique que ça restera comme ça, que ça deviendra même pire avec la croissance, l'indignation se transforme en douleur qui enserre l'estomac, puis la poitrine, irrémédiable, inconsolable chagrin, fichu principe de réalité. On a beau lui expliquer qu'il s'en tire bien, que les autres enfants malades n'ont pas survécu à l'épidémie, ou bien s'en sont sortis avec plus de séquelles que lui, rien n'y fait. Le voilà différent des autres et pour lui c'est tout ce qui compte. Devant la douleur de son fils, Constant est désemparé.

A bientôt cinquante ans c'est un homme fatigué, usé par une vie de labeur entrecoupée d'une guerre passée dans l'horreur des tranchées, et plus encore par ces derniers mois, durant lesquels on l'aura vu déambuler chaque matin dans les rues de Dinan, la moustache pleine de larmes, dans l'attente du rapport des médecins. A présent c'est pour l'avenir qu'il s'inquiète. Il sait bien ce que les gens disent : « Vivra pas ben vieux ce p'tiot-là », ou « comment f'ra-t'y pour s'rend'à

l'école avec sa patte folle », ou encore « Quel métier y pourra ben faire c'gars de paysan. », et dam, il n'est pas loin de penser comme eux. Il reste à Constant encore un an et quelques mois à vivre, et même si ce ne sera pas assez pour dissiper toutes ses craintes, il aura au moins le temps d'offrir à Jean sa première bicyclette.

Au début Jean hésite, il n'est pas plus convaincu que le public venu assister au premier essai : Constant et sa femme Eugénie, le grand frère Jules, Célestin, ouvrier, qui n'a rien d'autre à faire pour le moment. Jean a aussi un peu honte à cause des petites roues montées de chaque côté du cadre. D'un mouvement de hanche et avec l'aide de Constant il fait tout de même passer sa mauvaise jambe de l'autre côté de la selle, puis pose ses fesses sur celle-ci. Mais comment s'y prendre quand on a moins d'une guibole et demie ? Inutile de compter sur la gauche pour appuyer sur la pédale, cependant que la droite manque de vigueur sans l'aide d'un appui au sol. Triste spectacle. Jean se sent comme une tortue versée sur sa carapace. On commence déjà à maudire cette idée saugrenue, à se résoudre pour Jean à une vie forcée d'assistantat, pleine de regrets et de désillusions, mais c'est sans compter le bon sens de Célestin, qui propose une bonne poussée dans le dos, on verra bien après, et on voit en effet, et on pleure de joie : l'impulsion horizontale facilite la première poussée verticale ; l'inertie ainsi rompue permet à la jambe gauche d'accompagner le mouvement, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'énergie d'abord asymétrique se fonde en un mouvement circulaire aussi harmonieux qu'équilibré. Et voilà Jean qui avance, qui avance, qui vole, qui oublie Carlos Volante, qui ne voit plus que route, point de fuite, perspectives fuyantes sans cesse renouvelées, ciel immuable, qui ne sent plus que vent sur son visage, battements du cœur, qui se grise, qu'est ce que c'est bon, la vie.

Jean grandit, ne porte plus que des pantalons pour cacher sa jambe atrophiée. Il va à l'école tous les jours, à vélo bien entendu. A vélo tout est possible. A vélo Jean ne se sent pas différent. Le dimanche il assiste aux matchs de l'équipe de foot du village, et parfois, lorsqu'une course cycliste est organisée

dans la région, il va supporter les coureurs sur le bord de la route – comme tous les bretons il admire tout particulièrement Jean-Marie Goasmat. Bref tout se passe bien pour lui dans ce petit coin de campagne, et ce n'est pas Munich qui va briser sa quiétude. Tout au plus s'inquiète-t-il un peu, l'année suivante, du départ de Jules avec ses papiers militaires, mais c'est surtout pour sa mère à qui ça rappelle de mauvais souvenirs. Pour le reste la vie continue, essentiellement à vélo.

Bientôt une lettre de l'état-major arrive, dans laquelle on apprend que Jules a été fait prisonnier, puis, consécutivement, c'est l'annonce de la capitulation française. Peu de temps après on voit les premiers allemands, et plus tard, lorsqu'ils sont bien installés, on entend gronder les premiers bombardements alliés. Comme tout un chacun Jean commence par avoir terriblement peur. D'abord une occupation on ne sait pas ce que c'est avant de l'avoir vécu, on peut s'imaginer n'importe quoi, surtout quand on a douze ans. Ensuite l'occupant allemand sait s'y prendre pour entretenir cette peur. Mais bizarrement on reprend vite quelques vieilles habitudes. On retourne voir les matchs de foot le dimanche par exemple, et Jean-Marie Goasmat continue à faire admirer son coup de pédale. Certains jours, même, on est sincèrement heureux, comme quand Jules revient au bercail, amaigri mais entier.

Jean a maintenant seize ans. Il ne sera pas paysan comme il l'aurait voulu mais mécanicien agricole. Eugénie a décidé alors tant pis, il fait ce qu'il peut avec les boulons, clés de douze, joints de culasse qu'on lui met entre les mains. Il n'est pas vraiment doué mais ce travail lui permet de fréquenter la petite Annick, qui habite à deux pas et qu'il trouve bien jolie. Moins agréable en revanche est la proximité des allemands, très nombreux dans le bourg. On voit bien que le temps leur paraît long et que le pays leur manque. Ajouté à cela la menace diffuse de la défaite, la perte des illusions fondatrices, et on comprendra qu'il ne faut pas trop les asticoter. Enfin, Jean, comme tout le monde, se méfie surtout des derniers arrivés, plus jeunes et plus fanatisés que les anciens. Ce jour-là, du côté de la kommandantur on a donné l'ordre de réquisitionner une charrette ou bien deux,

dans lesquelles on doit entasser tous les vélos que l'on pourra trouver. On est soldat de la Wehrmacht alors on s'exécute et on y met tout son cœur. On tambourine aux portes des maisons avec une grosse voix et on réclame sans rire des bicyclettes. Seulement voilà, on a beau être soldat de la Wehrmacht on n'est pas bête pour autant, et on devine que de tels engins, absolument dénués de tout prestige militaire, ne pourront servir qu'à fuir en cas de débâcle : a priori pas de quoi jouer les fiers-à-bras. Aussi on a pris soin de mettre quelques jeunes éléments, de ceux qu'on a évoqué plus haut, et des plus virulents, à la tête de l'opération, de sorte que ça tourne rond, c'est à dire qu'on n'hésite pas à tirer sur les récalcitrants... voilà Jean qui arrive.

« Halte ! » crie un soldat en levant une main, l'autre posée sur la crosse de son fusil, sur quoi Jean appuie sur les freins et s'arrête, pied droit posé sur le bord du trottoir, cœur battant, gorge serrée. Il a vu la charrette de loin, chargée de vélos, et les soldats qui entrent dans les maisons. Tout de suite il a eu peur de comprendre, mais c'était déjà trop tard pour faire demi-tour. Alors il a prié pour devenir invisible et passer à côté sans se faire remarquer, lui et encore moins le beau vélo de course qu'il vient de se payer avec ses premiers salaires d'apprenti. C'est raté. « Vélo dans charrette ! ». Voilà ses craintes confirmées. Jean cherche une solution, considère toutes les échappatoires possibles, arrive à la conclusion qu'il n'y en a pas tellement, voir même pas du tout. En attendant il fait mine de ne pas comprendre. « Vélo dans charrette, Schnell ! ». Cette fois-ci la parole est accompagnée d'un geste vers la culasse du fusil ; la jambe droite de Jean se met à trembler, puis tout son corps – jambe gauche comprise – qui transmet son tremblement au vélo, qui accouche d'un léger vibrato, quelque chose qui ressemble vaguement à un « non » – Jean lui-même ne saurait l'affirmer. « Was ? » s'indigne le soldat, et on entend le clic-clac sinistre d'une balle qui entre dans la chambre de tir. Jean réitère faiblement, se fait mettre en joue, a une pensée émue pour sa mère, puis pour son père qu'il va sûrement rejoindre.

« Karl ! Komm drinnen ! », ça vient de l'intérieur d'une maison, en même temps qu'un embrouillamini de bris de vaisselle, cris d'effroi, meubles déplacés,

etc. Selon toute vraisemblance on est venu chercher des vélos et on a trouvé quelque chose de plus intéressant. Karl se tourne vers la maison, répond qu'il ne va pas tarder mais qu'avant il a quelque chose à régler, se retourne vers Jean qui n'est plus là, qui appuie sur les pédales quelques dix mètres, quinze mètres, vingt mètres plus loin, qui avance, qui avance, qui vole, qui essaie de ne pas penser au fusil pointé sur lui, à la balle qui va peut-être s'en extraire, qui ne voit plus que route, point de fuite, perspectives fuyantes sans cesse renouvelées, ciel immuable, qui ne sent plus que vent sur son visage, battements du cœur, qui se grise, qu'est ce que c'est bon, la vie.

